

Article

« Saint-Denys Garneau 1968 »

Jacques Brault

Études françaises, vol. 4, n° 4, 1968, p. 403-406.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036348ar>

DOI: 10.7202/036348ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

NOTES ET DOCUMENTS

SAINT-DENYS GARNEAU 1968

Il y a vingt-cinq ans, mourait Saint-Denys Garneau. Seul avec l'automne, par un beau dimanche d'octobre, non loin de la rivière Jacques-Cartier. Ce cœur qui flanchait pour la dernière fois ne fit pas grand bruit, on le devine, 1943 étant une année de guerre totale au fascisme. Le torrent, celui des enfances partagées avec la cousine Anne Hébert, le torrent rageait ainsi qu'il rage encore. On ne trouva pas tout de suite le corps; il reposait — enfin. Le temps a passé. Sous un peu de terre québécoise Saint-Denys Garneau a peut-être achevé de mourir. Seul. Malgré les amis, les bonnes intentions, les fidèles, les célébrations, malgré les ennemis, les coups de pied de l'âne, les maladroits, les pavés de l'ours, malgré l'Histoire qui ne désarme pas et force à la survie.

On a tout dit, on a tout écrit au sujet du « cas Saint-Denys Garneau ». À tort. Lui-même s'est renié plus que trois fois, défiant les définitions posthumes. Exemple pour sa génération, gênant pour la mienne, anachronique pour les plus jeunes, pauvre victime pour tous, il me paraît aujourd'hui plus seul que jamais. Il n'en serait pas si malheureux qu'on pense. Écrire . . . oui, bien sûr, et après ? Cet *après*, il choisit de le vivre de son vivant, j'en suis persuadé, au-delà des apparences qu'il se prêtait et qu'on allait lui donner. Son « œuvre » — quelle dérision pour lui, dans ce mot prétentieux — n'en dit presque rien. Elle annonce que le noir et le gris qui la composent devant nos yeux vont vertigineusement vers la blancheur et le repos. Car tôt ou tard il faut en finir avec les fausses représentations.

Au cours de l'été 1937, comme pour s'éprouver jusqu'à la limite, Saint-Denys Garneau effectue un voyage en Europe. Il voit Chartres et rentre au Québec,

à moitié fou d'angoisse. Dans une note (inédite), il écrit : « Remède ultime : le désert. Esprit de pauvreté. » Plus rien désormais ne le détournera d'un but extrême : mourir de sa propre mort. Ce projet dépasse le déterminisme instinctuel et la détermination suicidaire. Un Québécois des années trente a vu ce qui lui arrivait, ce qui nous arrive, et il regarde sans fermer les yeux. La vie dite normale est un ennui télécommandé, minutieusement organisé, traité en « bien » de consommation surcuit ou surgelé selon les goûts appris à l'école. Même la pauvreté volontaire en devient mauvaise, et encore plus l'espèce de sainteté qu'est le courage d'être « soi-même dans ce monde d'aujourd'hui », pour reprendre des paroles vraies que la digestion publicitaire a rendues visqueuses. Reste à sauver sa mort du désastre, à la libérer des pires contraintes : la soumission et l'héroïsme. Cette tentative de Saint-Denys Garneau, nous, les commentateurs, nous l'avons fort mal comprise. Les textes nous semblent venir d'un souffreteux, d'un peccamineux qui se désagrège lentement. Possible. Mais ces textes, *où vont-ils ?* À quelque chose de simple et de bafoué depuis toujours, à la paix.

*Ah! dans quel désert faut-il qu'on s'en aille
Pour mourir de soi-même tranquillement*

Nous avons manqué à la tâche de laisser mourir Saint-Denys Garneau comme il le désirait, en toute tranquillité. Nous avons tourmenté jusqu'au ridicule le tracé de sa biographie. Certains critiques ont placé les *Lettres à ses amis* au-dessus du *Journal*, après avoir préféré celui-ci aux *Poésies*. Peu à peu Saint-Denys Garneau est devenu un poète mineur, une espèce de jeune ancêtre qui n'a pas su oser, ne sachant d'ailleurs pas écrire. Mais un mouvement s'amorce qui nous convertira au Saint-Denys Garneau de la littérature québécoise (le seul qui m'intéresse), les travaux se multiplient qui permettront de lire et d'accompagner les textes à leur juste allure. Saint-Denys Garneau, l'homme, pourra enfin récupérer sa mort et l'habiter selon ce qu'il est. On lui a volé sa vie, c'en est assez. Que les biophages se consolent, bientôt les machines écriront leurs Mémoires.

Nous verrons alors, à notre tour, l'ironie prophétique de ces lignes :

*Tu croyais tout tranquille
Tout apaisé
Et tu pensais que cette mort était aisée*

Nous verrons qu'il est terriblement difficile de mourir en toute nudité, de mourir pauvre et tranquille, sans justification et sans procès de canonisation ou d'infamie. Nous verrons qu'un texte, même très imparfait, même balbutiant, quand il n'est plus qu'un texte, remet toute l'écriture en cause, qu'un poème inachevé plaide par son inachèvement même en faveur des muets de la terre, ceux à qui on a pris la langue et le reste avec, et que nous connaissons bien, nous, les Québécois. Nous verrons aussi que le Saint-Denys Garneau qui demeure parmi nous n'est pas enfoui dans son époque et qu'il a trouvé accueil, au nom de la seule poésie, dans des voix fraternelles, comme en témoignent ces vers, lus au hasard, d'un merveilleux poète :

*Tu te voulais tranquille et de tout repos
ceint de clémence ainsi que le mélèze*

(Gilbert Langevin)

Entre Saint-Denys Garneau et nous, il ne devrait y avoir rien d'autre que la poésie, des mots en vers et en phrases (pour ne pas dire en prose), pas toujours bien accordés aux fameuses circonstances dont chaque matin nous faisons notre croyance et notre drogue imprimée, pas toujours du meilleur côté selon les catéchismes des partis et des factions, mais enfin des mots, des mots qui sont là, qui existent par eux-mêmes, démunis et rieurs à travers maladie et culpabilité, gardant mémoire d'un homme qui n'a plus besoin de notre permission pour être un arbre si cela lui chante, pour être seul et silencieux, pour être son repos, pour être.

JACQUES BRAULT

Les pots perdus ne sont pas morts 51
Ils tiennent des conciliabules pour vous ne parler
Ils se placent au carrel et vous regardent avec rancune
Prisonniers des pots perdus!

C'est une cascade : c'est un j'ai vu !
Ils les place ici et là, ailleurs, à travers vingt
rues qui se croisent
et l'un s'entend l'autre sur le trottoir (toujours à
la même place

Quête au-dessous de vos pieds
Le sort se met à bouillir au centre du carrel et on ne
peut pas aller le voir

Ils s'entendent si et se placent au carrel
On n'y prend pas garde, on ne s'en souvient pas
mais au moment qu'on décide un voyage

Même s'appelle à la conquête du monde

Les pots perdus se lèvent comme une armée

Ils sont placés au carrel et vous regardent avec
rancune
Prisonniers des pots perdus!